

Viotti et le Ranz des vaches

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 35

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202604>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Allons, paysans, qu'on m'amène
Les froments mûrs, les froments lourds.
Je veux le blé de vos domaines,
J'en veux encor, j'en veux toujours !

Suants, avec des plaintes sourdes,
Les travailleurs, qui manquent d'air,
Traînent aussi les gerbes lourdes
Vers le tambour aux dents de fer.

Ici coule en nappes profondes
La paille longue aux flots légers.
Elle est liée en gerbes blondes,
Dont les chariots sont chargés.

Et là-bas, pesante cascade,
Le bon grain roule à pleins tamis.
Tels des soldats à la parade,
Les sacs s'alignent, bien remplis.

Le maître les compte et suppute
La valeur de tout ce froment,
Qui toujours tombe, et dans sa chute
Chante délicieusement.

Le cœur du paysan se gonfle
D'orgueil. Cependant que, sans fin,
La batteuse, qui toujours ronfle,
A ses pieds entasse le grain.

A. ROULIER.

Viotti et le Ranz des vaches.

Lausanne, août 1905.

Messieurs les Rédacteurs du *Conteur*,

Vous avez fait grand plaisir en reproduisant, dans l'un de vos derniers numéros, les quelques lignes dans lesquelles Viotti a donné ses impressions à l'audition du *Ranz des vaches*. Peut-être quelques lecteurs seront-ils bien aises de trouver ici cet air lui-même, tel que l'a noté le grand violoniste. Il faut se rappeler, en le jouant, qu'il s'agit, comme le dit Viotti, de sons tantôt précipités, tantôt prolongés ou soutenus, notés sans rythme, donc sans mesure, la moindre mesure devant gêner l'effet.

« Ce berger, qui joue dans une longue trompe, comme dit Viotti, cette voix de femme, qui se mêle à ces sons tristes et doux, en formant un unisson parfait », n'est-ce pas, peut-être, une indication pour les organisateurs de la future Fête des Vignerons ?

Un de vos lecteurs.

Voici donc l'air du *Ranz des vaches* tel que l'a noté Viotti.



Au four banal.

Les villages vaudois qui ont su conserver leur four banal sont, croyons-nous, de plus en plus rares. Le vieux usage de faire le pain à la maison semble déjà n'être plus de notre époque. Maudit soit le progrès s'il doit nous priver un jour du savoureux pain de ménage et des succulents gâteaux de campagne. Tenez bon, mesdames, gardez aussi longtemps que possible le four communal et votre grande journée si bien remplie. Vous avez, n'est-il pas vrai, de nombreuses raisons pour y tenir ? Contre toute prédiction fâcheuse, il peut vivre longtemps encore : ce que femme veut...

C'est à la mère de famille qu'incombe la tâche de

faire le pain de la maisonnée. Levée avant l'aube, à l'appel du « fournier », c'est elle, quand tout sommeille encore, qui de ses mains laborieuses fait le travail du boulanger. Semaine après semaine, pour être à la hauteur de sa tâche, elle doit avoir pour ses gens une portion généreuse du gâteau de la saison ; pour son mari, elle aura toujours celui qu'il préfère. C'est à elle aussi de faire la part de l'indigent, quand vient le « jour du pain ».

Elles sont jolies, les dames du village, quand elles vont au four. Bien coiffées, leur tablier éclatant de blancheur, parées des charmes naturels que donnent la vie des champs et le contentement d'esprit, conscientes de leur valeur, elles ont l'air d'aller à quelque petite fête intime. Et de fait, elle est charmante, cette heure passée au four.

Entrons-y !

Le maître présumé de céans s'empresse autour des corbeilles ; aide ici, aide là, fait vingt fois le voyage du four à la rue. A le voir ainsi, au milieu de ces dames à l'abord souriant, le « fournier » nous apparaît avoir une vie couleur de rose.

Quand toutes ont pris place, il balaie son four, puis, vivement, dans les profondeurs brûlantes, disparaissent gâteaux, « taillés » ou salées.

Et, cependant, les ménagères parlent du temps, des récoltes, du bétail, des maladies, des bien portants, des vieux garçons, des futurs ménages. Elles ont prévu le passé, elles prévoient l'avenir : c'est un effet de la chaleur ambiante. Pendant ce bavardage, le « fournier » fume tranquillement sa pipe. Lorsqu'il juge le moment opportun, il entr'ouvre le four, d'où s'échappe aussitôt, en une buée épaisse, l'odeur exquise des gâteaux fumants. Chacune veut le sien, et vite s'en va l'examiner.

— Le mien n'est pas cuit.

— Le mien va bien.

— Le four n'est pas chauffé à fond ; ils sont surpris.

— Bien sûr qu'ils sont surpris, le mien est brûlé ! Quelle farce vous me faites, fournier ; notre Henri qui est tant difficile.

— Il n'a peut-être pas tant de mal, hasarde le fournier.

Pas tant de mal ! Venez-y voir, et autant de beurre comme j'y ai mis.

— Montre-moi ça, fait la grande Julie, une femme d'expérience. Aplatis ces gonfles ; mets-y une bonne poignée de cassonnade, gicle un peu d'eau par dessus, tu oseras au moins sortir du four avec.

Les choses ainsi faites, ces dames n'ont qu'une voix pour déclarer le gâteau parfait.

— Bon ! le fournier m'a fait un berceau, s'écrie gaiement une jeune femme jolie à croquer, sous ses « frisettes » blondes.

— Ça pourrait plus mal tomber, fait remarquer le fournier malicieux.

— Que nous chantez-vous de berceau ? murmure une voix grondeuse ; ces « taillés » se reviennent tout ; ça vient du chauffage.

— J'ai pourtant chauffé comme d'habitude, proteste le fournier.

— Eh ! voilà un gâteau qui n'est à personne, dit une de ces dames, désignant une « feuille » copieusement garnie.

— C'est celui à Jeanne de la Rochette, affirme la grande Julie. Les fait-elle bons, ses gâteaux ! C'est pourtant mal fait de donner ça à des pensionnaires.

— En tout cas, c'est mal fait, à des gens qui ne battent pas le coup de tout l'été.

— Ils viennent pour respirer dans le bois ; ils n'ont pas trop d'air, par Genève.

— S'il me fallait vivre sans air, je crois que je viendrais malade, déclare la grande Julie.

— C'est comme moi, il me faut la campagne. Sait-on si elles paient bien ces dames de Genève ?

— Qu'en sait-on, ce n'est pas la Jeanne qui dit tant ses affaires.

— Je la trouve rudement fière ces temps ; depuis qu'ils ont rangé leur maison, ce n'est plus la même.

— Vous pourriez aussi tenir des pensionnaires, vous, Julie, insinua la femme au boursier.

— Ah bien, oui ! c'est notre homme qui voudrait ces encoubles au milieu des ouvrages !

— Avez-vous compté vos pains ? demande le fournier en prenant son ardoise.

— Bien sûr que non, répond vivement la grande Julie, il faut pourtant être raisonnable. Ne dirait-on pas qu'on perd son temps ? A propos, savez-vous comment ça va à la Ferme, avec cette jeune femme ?

— Je crois que ça ne va pas trop bien, répond la

femme au boursier, la cousine à ma belle-sœur me disait hier qu'on lui avait dit qu'elle n'entendait rien à la campagne.

— C'est bien dommage pour lui, un si gentil garçon.

— Aussi pourquoi va-t-il chercher une femme dans le dehors, comme s'il n'y avait pas assez de gentilles filles au village qui lui auraient convenu.

— Vous perdez votre tablier, Julie, dit tout-à-coup la jolie blonde, toujours rieuse ; un monsieur pense à vous !

— Je me moque bien de ton monsieur, j'en ai pardi assez avec notre homme qui ronchonne tout le jour.

Puis, rattachant son tablier :

— Il paraîtrait qu'elle ne sait pas seulement pétrir. Pauvre Charlotte, si elle voyait ça ; elle qui aimait tant venir au four.

— Eh bien ! oui ! vous rappelez-vous, Julie, de son vivant, on ne sortait jamais avant la demie.

— Si je m'en rappelle !... C'était le beau temps. Après tout, c'est bien du bonheur qu'elle soit morte ; Dieu sait comme elles se seraient accordées !

— Avez-vous fini, cette fois ? demande le fournier en reprenant son ardoise.

— Vous êtes terriblement pressé, aujourd'hui, c'est pourtant le seul moment qu'on a de bon de toute la semaine.

— Pour moi, j'aimerais mieux me passer de manger que de manquer ma fournée, déclare la grande Julie ; on n'a au moins pas tout le temps les hommes sur les talons.

— Quelle patience il vous faut, fournier, dit une bonne grand'mère.

— Que voulez-vous, mère Françoise ; de la patience, il en faut terriblement dans ce monde.

— Je crois bien qu'il en faut, affirme la grande Julie, en prenant soudain un air attristé ; on en a toutes besoin.

— Hélas ! oui, on en a toutes besoin, soupirent en chœur ces dames.

Gravement, le fournier appelle chacune d'elles ; à tour de rôle, elles déclarent le nombre de leurs pains. Son compte fait, il en annonce 93.

— Eh bien ! fait d'un air satisfait la femme au boursier ; c'est une jolie fournée. N'est-ce pas, fournier, qu'on est une jolie fournée ?

— Bien jolie, répond-il de son air le plus persuasif.

Maintenant ces dames se sont rangées de chaque côté du four, tenant chacune autant de pains que possible ; l'une après l'autre, elles les mettent sur la pelle, leur donnent un « coup de marque », et voilà les pains, sous l'impulsion du fournier, rangés en rangs serrés pour la cuisson.

C'est un moment d'accalmie.

On n'entend que la crépitation du feu et le bruit de la pelle. Tout à coup, rompant le silence, la voix de la grande Julie s'élève :

— A propos, avez-vous entendu dire que la fille au régent est défilancée ?

— Taisez-vous, s'écrient en chœur plusieurs voix, ce n'est pas possible.

— Il y a trop longtemps qu'ils se fréquentent pour qu'on me fasse croire ça.

— Quelqu'un l'aura dit pour faire causer le monde, suggère le fournier.

— Vous êtes bon pour le croire, répond la grande Julie ; s'il n'y avait rien, les gens n'en parleraient pas.

— A propos, à quelle heure faut-il apporter nos « persis » ?

— C'est pour quatre heures, répond le fournier en soufflant sur les petites bûches qui doivent éclairer le four.

— Quelle *pouette* heure, déclare une de ces dames ; juste le moment du café !

— En tout cas, c'est une *pouette* heure. Eh bien ! venez à cinq ; j'aurai au moins le temps de goûter.

— Je ne vois pas pourquoi on change les heures, fait, d'un ton fâché, la grande Julie. D'ailleurs, cinq heures c'est l'heure des bêtes.

— C'est vrai, ça ; c'est l'heure des bêtes, répètent plusieurs dames.

— Ce n'est pas seulement le bétail, assure la femme au boursier, mais mon *perci* qui sautait déjà dehors ce bon matin ; j'ai dû le mettre sur la feuille pour l'arrêter.

— C'est tout ? demanda le fournier avant de fermer son four.

— Oui, on a fini, pour une fois ! Quelle corvée